

Partition pour hommes, poux et rats
Jean Echenoz, 14, Minuit, 2013, 123 p.

Anne-Marie Régimbald

Numéro 299, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Régimbald, A.-M. (2013). Compte rendu de [Partition pour hommes, poux et rats / Jean Echenoz, 14, Minuit, 2013, 123 p.] *Liberté*, (299), 36–36.

Partition pour hommes, poux et rats

Sa trilogie biographique achevée, Echenoz passe au pluriel.

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

LE DERNIER roman de Jean Echenoz commence un samedi en même temps que la guerre qu'il serait superflu de nommer. Anthime, vingt-trois ans, le personnage central du roman, quitte à vélo, en ce matin d'août de l'année qui restera innommée, sa petite ville vendéenne. On pourrait se croire dans un roman d'André Dhôtel, avec Valentin dans *La route inconnue* ou

Julien du *Village pathétique*. Autant dire que la journée a l'air de vouloir aller tout doucement. Mais si tout ça n'était qu'un clin d'œil? Chez Echenoz, tout passe en un clin d'œil, on s'y est fait. Parce que tout de suite, les événements déboulent, le vent tapageur venu de l'océan arrache la casquette de ce fils de propriétaire d'une usine de chaussures et, bientôt, le tocsin mobilisateur, du haut des clochers de toutes les églises des alentours, se met à sonner. Combien de fois Echenoz a-t-il lu et relu la scène de *Quatre-vingt-treize*, le roman de Victor Hugo, dont il cite le titre et auquel il emprunte une image qu'il cinématographie? Cette phrase, «Aures habet, et non audiet» (Il a des oreilles, et il n'entend pas), pointe, après une scène inaugurale si vite quittée, vers l'une des vérités du livre. Le roman de l'aïeul est tombé à plat ventre au bord du chemin, les hommes sont restés les mêmes, mais, à partir de celle de *14*, les guerres modernes seront radicalement différentes de celles d'autrefois. La manière de les raconter aussi, Echenoz en fait la démonstration.

La Première Guerre, industrielle, a vu l'apparition des avions (Farman F 37, Aviatik, précise-t-on), des gaz à effets débilissants variés, des machines et des armements sophistiqués (mitrailleuses Hotchkiss, obusiers, ballons

dirigeables). Cela fait beaucoup de pluriels pour un auteur qui dit préférer le singulier. Echenoz arrive à tenir la bride à ce qu'il décrit comme un cirque et à maintenir le récit à la hauteur des cinq hommes dont il

suit le destin en ne montrant que l'essentiel, sur cent trente pages. Trois de ces hommes meurent, j'allais écrire par accident, l'un revient de la guerre aveugle, l'autre man-

chot. La difficulté de l'écriture réside ici, pour un type qui n'a aucun goût pour la férocité musicale de cet «opéra sordide et puant», dans le fait de donner à entendre ce qui, manifestement pour lui, fait l'intérêt de la

JEAN ECHENOZ
14,
Minuit, 2013, 123 p.



francis desharnais

L'adolescence est une période difficile, en particulier pour les ornithorynques.

guerre : l'ordinaire drôlerie de la vie survit à tout, elle surnage au-dessus des tranchées, de la boue, des barbelés et du «tonnerre polyphonique» qui arrive de tous les côtés à la fois. En ceci, *14* réussit le tour de force de rester toujours près de ce qu'on pourrait appeler l'esprit dhôtelien, un regard tendre

sur la vie, mais avec un rien de plus que la dose habituelle de piment d'Espelette à laquelle Echenoz nous a habitués. Padioleau, l'ancien boucher, est rendu aveugle «par un gaz au parfum de géranium»; la cervelière, fameuse calotte d'acier devenue célèbre par son inconfort absolu, sert vite à se «faire cuire un œuf» et, pendant le combat, tandis que les musiciens font le cercle pour jouer la Marseillaise, «la flûte et l'alto (tombent) morts». Tout est prétexte à garder le ton léger : les voltiges aériennes, les animaux omniprésents, gros et petits, ceux qu'on bouffe et ceux qui nous bouffent.

Echenoz ne se prive pas de maltraiter ces soldats déguisés et rendus méconnaissables, le corps alourdi par leur havresac, dont il prend un plaisir d'horloger à détailler l'allure et le contenu (au moins trente-cinq kilos par temps sec), mais à sa manière, il les sectionne chirurgicalement, sans traîner. Qu'il «décapite un agent de liaison» ou «sectionne longitudinalement le corps d'un chasseur-éclairer», il réussit, à partir de la glaise prise à même les corps d'hommes-animaux couverts de boue et rampants au fond des boyaux, à donner un autre livre lumineux. Pas lumineux parce qu'optimiste, mais parce qu'être vivant n'est pas qu'une punition après tout, ceux qui sont revenus vivants de cette guerre, aujourd'hui tous disparus (le dernier combattant de la Grande Guerre, le Britannique Claude Choules, est décédé en 2011 à l'âge de cent dix ans), vous auraient dit que c'est aussi une chance.

À la fin, après cinq cents jours au front, Anthime, le bras droit amputé par l'éclat de fonte d'un obus retardataire arrivé «comme un post-scriptum», est félicité pour sa bonne blessure. Echenoz prendra soin de préciser plus loin qu'un bras d'homme pèse environ 3,5 kilos. Revenu à la vie civile, Anthime retrouvera Blanche, qui pendant la guerre a mis au monde Juliette (3,620 kilos), et la vie continuera, avec en prime un bras fantôme. Là, on sent qu'Echenoz s'est vraiment fait plaisir : Anthime sentira à jamais la présence de son bras perdu, jusqu'à la chevalière qu'il portait au doigt, mais sans avoir à en supporter le poids. Au final, des bruits, des formes, des couleurs, voilà ce que nous sommes. Pas grand-chose. Des atomes de sourire, des atomes d'air expiré par le nez. Vous le voyez venir, Echenoz, en as du *désaffect*, n'exprime aucun jugement ni émotion. Ce qui l'intéresse, c'est d'être artificier : c'est la phrase, sa précision, sa légèreté, j'ai presque envie d'écrire la phrase comme arme, comme seule arme possible face au désert de la vie. **L**